hétérogènes avec une assurance aussi tranquille, en posant des touches aussi rapides? L'analogie n'est point toujours bonne conseillère ; nous le savions au moins depuis Philon : à force de vouloir remonter d'Israël en Égypte, on risque de se prendre au mirage d'un allégorisme plus qu'alexandrin. Par son inspiration, ce petit essai suit — de loin — les cheminements d'un ésotérisme déjà vu. Il laissera perplexe tous ceux qui s'intéressent de quelque façon au mythe du phénix. On y rêve sur le Nil et autour, sans que la rêverie soit convaincante. La succession des monothéismes pose assurément de vrais problèmes, dont la solution ne saurait être aussi simple. Les parallèles textuels entre le *Livre des morts* et le *Nouveau Testament* ne peuvent témoigner que d'un commun dénominateur, anthropologique plus que théologique ; l'expérience ne serait pas plus concluante avec d'autres textes sacrés. Mais pour être juste, il faut en rester au plan de la rêverie ; et convenir que celle-ci, comme telle, demeure aussi floue dans son contenu que flottante dans son écriture. Elle aurait fort gagné à plus de rigueur en ces deux domaines, mais aussi à un ton moins apodictique.

Jacques Fontaine.

## Archéologie.

N. Degrassi, *Lo Zeus stilita di Ugento* : Rome, G. Bretschneider, 1981, 180 pages, in-4°, 12 fig., 59 pl.

Après le rappel des circonstances de la découverte (1961), l'auteur fournit une description minutieuse de cette statue de bronze : état de conservation, dimensions, remarques générales, tête, corps, base rectangulaire ; une grappe de raisin en plomb doré a été trouvée en même temps.

La typologie impose l'identification avec Zeus Kataibates, bien qu'on ait parlé d'un Poséidon. Les caractéristiques formelles et stylistiques, le schéma de composition, le traitement anatomique, la coiffure, la comparaison avec des œuvres d'art, de Grèce et de Grande-Grèce orientent vers une date haute, autour de 530 avant J.-C. L'œuvre présente des traits propres à l'art tarentin : éclectisme, échos laconiens ; l'auteur doit être un artiste de Tarente invité à Uzentum.

Le dieu était dressé sur un chapiteau de type archaïque, orné de rosaces en relief, qu'il a été possible de reconstituer. L'artiste a été plus sensible à l'effet décoratif général qu'à l'exactitude géométrique des détails. Le module semble avoir été le pied attique et le décor a pu être complété par des appliques de métal. Le chapiteau est en pierre locale et a donc dû être sculpté sur place. Il s'insère parfaitement dans l'architecture grecque du Salento archaïque, liée à celle de Tarente. La coïncidence des mesures entre la hauteur de la statue (74 centimètres) et la largeur du chapiteau, l'analogie dans le décor des rosaces du bandeau de tête et de l'abaque du chapiteau confirment que les deux pièces étaient solidaires : on trouve, notamment sur les représentations vasculaires, d'autres exemples de statues stylites. Il a été ainsi possible de reconstituer un monument d'environ 8 pieds de haut, d'allure archaïque assez lourde, malgré la qualité artistique du dieu. Le monument était complété dans l'Antiquité par les attributs du Zeus (foudre à plusieurs

rayons, aigle sur la main gauche tendue), et les éléments décoratifs du chapiteau (grappes et feuilles de vigne, offrandes votives). On observe des traces de polychromie.

La statue, qui devait être placée à l'air libre, pouvait être un don votif ou une statue de culte, associée à un autel. Elle semble avoir été cachée dans l'Antiquité, sans qu'on puisse fixer une date.

En appendice, observations techniques sur l'alliage et la fonte (méthode directe à cire perdue) de ce grand bronze, l'un des plus anciens que l'on connaisse (étude réalisée lors de la restauration).

Magnifique illustration (détails de l'œuvre, comparaisons avec des peintures de vases, des monnaies, d'autres sculptures).

R. CHEVALLIER.

L. POLACCO-C. ANTI, *Il teatro antico di Siracusa* : Maggioli editore, Rimini, 1981, 1 vol., 371 pages (texte p. 7-258 ; illustrations à partir de la page 261) accompagné d'un recueil de trente plans, coupes et restitutions.

Cet ouvrage publie les résultats des fouilles exécutées dans le théâtre de Syracuse par C. Anti (qui a disparu en 1961) de 1946 à 1949 et de celles menées par L. Polacco de 1970 à 1977. Les deux auteurs sont en même temps que des archéologues des historiens du théâtre antique ; aussi leur livre n'est pas seulement un compte rendu de fouilles (celui-ci occupe la seconde partie p. 55-150) mais une étude historique du théâtre de Syracuse. Ainsi la première partie (confiée au professeur Maria Trojani) répertorie les textes et les documents épigraphiques qui permettent de préciser la nature des fêtes et des spectacles qui s'y donnaient et d'avoir quelques indications sur les acteurs. Un aperçu des vicissitudes du théâtre jusqu'à sa découverte et aux premières fouilles termine cette partie. La troisième partie (p. 153-214) s'appuie sur les découvertes archéologiques pour proposer une histoire du site depuis les sépulcres préhistoriques jusqu'aux diverses transformations du théâtre de l'époque archaïque à l'époque romaine. Une dernière partie enfin replace brièvement les résultats acquis dans l'histoire générale du théâtre grec et romain.

J.-P. NÉRAUDAU.

Filli ROSSI, *Ceramica geometrica apula nella collezione Chini del Museo civico di Bassano del Grappa* (*Collezioni e Musei archeologici del Veneto*, 18) : Rome, Giorgio Bretschneider, 1981, 150 pages, 194 ill. in texte.

On ne peut mieux définir l'intérêt et les limites de ce beau travail qu'en résumant l'introduction qu'en fait l'auteur lui-même : il s'agit de la publication de 128 vases dauniens, messapiens et surtout peucétiens découverts dans les environs de Bari et transmis au Musée municipal de Bassano, à l'autre extrémité de la péninsule, par l'intermédiaire des collections Cirillo et Chini, en même temps qu'une importante série de vases italiotes figurés déjà publiée chez le même éditeur par Giuseppe Andreassi (même collection, n° 14, 1979). Le mode de transmission des objets a pour conséquence que la publication « si scontra con l'ostacolo fondamentale della mancanza

di contesti, e quindi della irrimediabile perdita di associazioni che avrebbero potuto far luce sulla reale ambientazione cronologica, storica e stilistica degli oggetti stessi » (p. 9), et doit donc se limiter à présenter, en les rattachant dans la mesure du possible à des séries bien définies et datées, chacun des objets. L'auteur y réussit pleinement, grâce à sa rigueur et à l'excellente qualité de son illustration, en s'appuyant particulièrement sur les travaux récents de De Juliis sur la Daunie, de Mertens sur Ordona, d'Yntema sur la Messapie. D'excellentes photographies, des dessins précis et pertinents, une bibliographie exhaustive et à jour permettent à l'auteur de dépasser le but qu'il se fixe modestement en introduction et de replacer cette céramique géométrique, encore assez méconnue, dans son contexte historique et artistique.

Richard Adam.

*L'art décoratif à Rome à la fin de la République et au début du Principat.* Table ronde organisée par l'École française de Rome (10-11 mai 1979) : École française de Rome, Palais Farnèse, 1981, 1 vol. in-4°, 1 et 385 pages, 2 *indices*.

Ce très intéressant colloque de l'École de Rome, introduit par Xavier Lafon et Gilles Sauron, permet de mettre en lumière certains aspects modernes de la recherche archéologique. Celle-ci ne se borne pas à découvrir (d'une manière de plus en plus active) de nouveaux documents. Elle s'attache en même temps à affiner ses méthodes d'interprétation. Plutôt que de résumer les différents exposés qui sont ici présentés, nous essayerons de dégager leur apport méthodologique. Ils tendent tous à souligner l'importance de l'art décoratif et à montrer qu'il ne doit pas être étudié dans un esprit purement formel mais qu'il possède un sens, qu'il est langage significatif.

Naturellement, il faut d'abord rassembler les matériaux, marquer la continuité des « séries ». A cela s'attachent notamment Henner von Hesberg (*Lo sviluppo dell'ordine corinzio in età tardorepubblicana*) et Stefano Tortorella (*Le lastre Campana — Problemi di produzione e di iconografia*). Dans les deux cas, on voit se rejoindre, à propos de l'art décoratif, plusieurs problèmes, relatifs précisément à l'iconographie, à la production et aussi au style (qui parle de l'art corinthien est amené à évoquer les interprétations vitruviennes).

Cet ensemble de questions domine les exposés de Jean-Marie Dentzer (*Reliefs grecs au banquet en Italie : importations, copies, pastiches*), de Giuseppe Pucci (*Le ceramiche aretine : « imagerie » e correnti artistiche*), de Françoise-Hélène Pairault-Massa (*L'Urne funéraire en terre cuite du Worcester Art Museum. Quelques problèmes*). On voit se dégager des constatations d'ensemble. En particulier, les influences hellénistiques sont complexes. L'esprit de Pergame voisine avec un courant néo-attique. D'autre part, le problème de l'interprétation n'accepte pas de solutions simples. Dès lors que règnent les pratiques d'imitation, le sens originel des œuvres d'art se dégrade et se transforme ; ce qui avait d'abord valeur actuelle devient objet ou modèle d'antiquaire. Des signes semblables peuvent ainsi être compris de manières différentes.

Le problème de l'imitation a donc beaucoup d'importance. Les exposés qui nous sont présentés le font comprendre, notamment à propos de l'influence de Lysippe. Paolo Moreno (*Modelli lisippei nelle arte decorativa di età repubblicana ed augustea*) montre même que les artistes grecs et romains peuvent avoir des modèles communs : Lysippe s'est inspiré d'Apelle, dont certaines œuvres majeures étaient présentes à Rome au temps d'Auguste. Cela explique par exemple la ressemblance entre le grand Camée de France et le Cratère des Perses du Musée de Naples.

D'autre part, pour interpréter les œuvres d'art, il faut tenir compte des « programmes », qui sont souvent flous et gouvernés par des mobiles plus ou moins lucides. Xavier Lafon le montre (*A propos des villas républicaines. Quelques notes sur les programmes décoratifs et les commanditaires*), en s'inspirant surtout de Cicéron (dialoguant avec Atticus) et de Varron. La question qui est ici posée est celle de la culture et de ses applications dans l'art décoratif, qui n'est ni gratuit ni systématiquement lié à un ensemble de connaissances.

Quelquefois, il est possible d'arriver à des formulations précises. C'est notamment le cas lorsque des sculptures de caractère public mettent en jeu les idéologies et les propagandes politiques. Encore doit-on alors traiter dans toutes leurs dimensions les événements complexes dont dépend la création des œuvres. C'est notamment ce que fait M. Coarelli en une belle communication (*Alessandro, i Licinii e Lanuvio*), qui met les statues équestres de Lanuvium en relation avec le mythe d'Alexandre, la tradition de Lysippe, la guerre de Lucullus et Murena contre Mithridate et la production du poète Archias, avec tout ce qu'elle implique.

Nous voyons ici comment la méthode que nous avons esquissée trouve son épanouissement. Elle comporte aussi naturellement une dimension stylistique et poétique. C'est ainsi qu'Ida Baldassare (*Piramo e Thisbe : dal mito all'immagine*) met en lumière, dans l'iconographie la convergence de deux interprétations du mythe, dont une seule semble dépendre d'Ovide. G. Charles-Picard étudie *Les grotesques : un système décoratif typique de l'art césarien et néronien*. Il montre la grande importance historique d'un tel type de création qui a pu fonder « l'unique théorie esthétique exprimée dans l'Antiquité ». P. Grimal adopte une démarche différente (*Art décoratif et poésie au siècle d'Auguste*) : il étudie, dans l'art décoratif, un type de représentation dont nous n'avons pas encore parlé : le paysage. Il en établit les rapports avec la littérature et notamment avec la poésie et cela lui permet de faire intervenir une discipline médiatrice dont l'importance est toujours grande dans la pensée latine : la philosophie. Ce sont notamment les Épicuriens qui, par leur conception de la nature et de l'instant, favorisent cette forme de contemplation poétique.

Nous avons vu les différents aspects que peut revêtir l'interprétation de l'art décoratif et nous constatons qu'ils sont nombreux : elle fait intervenir la recherche des documents archéologiques, la sociologie historique, l'étude des styles, des cultures, des mythologies, des littératures (poésie, philosophie). Tout cela peut se concentrer sur de simples faits architecto-

niques. Il reste à définir les conditions d'une telle synthèse. Deux exposés tendent à le faire.

Gilles Sauron (*Aspects du néo-atticisme à la fin du Ier siècle avant J.-C. : formes et symboles*) étudie le forum d'Auguste et son exèdre. Il montre que les statues qui s'y font face ne sont pas disposées ainsi pour le seul plaisir du spectacle et que le choix même d'un tel espace, inspiré de Delphes, est symbolique. Il s'agit d'opposer sous l'autorité d'Apollon l'histoire romaine au mythe grec et de combiner ainsi le réalisme et l'idéal. Le choix même sur une des ailes de l'exèdre, du mythe des Danaïdes, implique une interprétation de l'histoire : il renvoie à la victoire d'Actium, puisque les Danaïdes ont tué les fils d'Égyptos.

Toutes les tendances de l'interprétation se regroupent ici dans une vision d'urbanisme. Nous ne sommes donc pas étonné que le recueil trouve sa conclusion chez Pierre Gros : *Les « Métamorphoses » d'Ovide et le décor intérieur des temples romains (un essai de définition du dernier art « baroque » hellénistique*). L'auteur marque en premier lieu qu'on ne saurait établir, quel qu'il soit, un sens unique de correspondance entre la littérature et les arts figurés ou décoratifs. Ils obéissent plutôt à une esthétique commune, qui dépend des conditions mêmes de la vie politique, sociale, urbaine. Dans le cas des *Métamorphoses* (V-VII), on découvre ainsi une composition fondée sur la tension entre deux axes, l'un qui insiste sur l'unité du récit, l'autre qui permet le foisonnement des images adjacentes. Tel est aussi le principe d'organisation de la Rome augustéenne, où le prince rétablit l'unité dans la complexité du monde hellénistique.

Avons-nous, pour notre part, assez montré à la fois la richesse et l'unité qui s'associent dans ce volume? Il nous enseigne que la recherche la plus récente, bien loin de céder aux systématisations abstraites, prend de plus en plus un caractère global. Elle ne peut réussir qu'en saisissant le tout de l'homme, en mêlant histoire, littérature, philosophie, architecture ou architectonique. Nous ajouterons seulement qu'en réfléchissant ainsi sur Rome et la Grèce, sur les figures et leur langage, sur la composition, sur atticisme, asianisme, classicisme, baroque ou maniérisme, on reconstitue et on retrouve tous les éléments de la rhétorique contemporaine. Elle joue, alors comme toujours, un rôle de médiatrice entre les différents arts. Elle permet de comprendre les rapports qu'ils ont entre eux et inversement ils l'éclairent et lui donnent sa valeur concrète. Ce n'est pas le moindre mérite de ce livre que de nous avoir montré les échanges de la parole et de la beauté dans le monde augustéen.

Alain Michel.

H. Joyce, *The Decoration of Walls, Ceilings and Floors in Italy in the Second and Third Centuries A. D.* : Rome, Giorgio Bretschneider, 1981, 129 pages, 99 fig. noir et blanc.

Traiter du décor des murs et des plafonds ou des voûtes en Italie aux IIe et IIIe siècles et y intégrer l'étude des pavements est un projet ambitieux qui vise à renouveler l'étude célèbre de F. Wirth sur la peinture après la

destruction de Pompéi, qui datait de 1934 et qui vient d'être rééditée[1]. Disons tout de suite que la synthèse attendue est en fait une mise au point des connaissances actuelles, centrée sur le *Latium* et qu'il y manque encore de nombreux inédits. De surcroît, si l'auteur traite bien des décors de parois, de plafonds et de voûtes, le problème des rapports entre parois, sols et couverture est seulement effleuré et il n'y a pas de véritable étude des mosaïques.

L'auteur a choisi de répartir les documents non pas en fonction de leur date présumée mais en fonction de l'organisation de surface. Les catégories proposées sont fondées sur la présence ou l'absence d'architectures, plus ou moins réalistes et les rubriques définies pour les parois ne correspondent pas à celles de la couverture : nous avons ainsi pour les murs trois grandes notions : système modulaire, architectural ou figuré qui, évidemment, comme dans tout système de classement théorique, ne peuvent rendre compte de la réalité toujours plus complexe, avec des cas d'exception qui ne s'intègrent qu'à force d'une ingéniosité qui n'est pas toujours convaincante.

Pour la couverture les rubriques sont au nombre de quatre : à coffrage, à composition centralisée, convergente et non directionnelle. Comme pour les parois, certains décors obligent à créer des variantes pour pouvoir les prendre en considération.

L'étude des systèmes de base, qui ont évolué en deux cents ans, est suivie d'un essai de datation où les données archéologiques sont soigneusement prises en considération. La bibliographie rassemblée est très précieuse.

La présentation de ce petit livre est modeste ; il est illustré de clichés en noir et blanc, sans dessins, avec quelques vues rarement reproduites qui témoignent de recherches approfondies. Il convient de considérer cet ouvrage non comme un point d'aboutissement mais comme un point de départ de recherches, qui restent à faire, sur une époque trop souvent négligée, occultée qu'elle était par la peinture campanienne, la première à avoir retenu l'attention des chercheurs.

Alix Barbet.

Michel Gayraud, *Narbonne antique des origines à la fin du IIIe siècle* (*Revue archéologique de Narbonnaise*, Supplément 8) : Paris, Diffusion De Boccard, 1981, VI-592 pages, in-4°, 67 fig.

Malgré les nombreuses études consacrées par des érudits locaux aux antiquités de Narbonne, l'histoire de cette cité restait à écrire pour les temps préromains et romains. Le vaste travail de synthèse que M. Gayraud vient de publier comble cette lacune. Sa probité (nulle part l'auteur ne cherche à dissimuler les incertitudes et les ignorances qui çà et là viennent grever la reconstitution qu'il nous propose) et son ampleur lui vaudront à coup sûr une belle fortune.

Après un chapitre intitulé *Géographie antique du Narbonnais*, M. Gayraud entre *in medias res* avec l'époque des « origines ». Aucune découverte archéologique n'atteste la moindre présence humaine, avant le IIIe siècle, sur le

1. F. Wirth, *Römische Wandmalerei vom Untergang Pompejis bis ans Ende des dritten Jahrhunderts*, Berlin, 1934. Réédition 1960.

site de la ville future qui ne peut donc avoir servi d'*emporium* à la cité indigène dont les restes ont été retrouvés sur la hauteur de Montlaurès. C'est en 118 (date à laquelle l'auteur se rallie au terme d'une analyse rigoureuse de tous les témoignages disponibles) que la colonie de *Narbo Martius* devait être déduite. Mentionnons à ce sujet l'exposé qui nous est présenté des motivations politiques de cette initiative.

Vouée dès sa naissance au rôle de *propugnaculum* du peuple romain, Narbonne n'eut à faire face, pendant la première partie de son histoire, qu'à une seule menace, celle de Luctère, en 52 : César sut prendre les mesures nécessaires pour l'écarter au plus vite. En 45, il y fit créér une nouvelle colonie composée de vétérans qui reçurent le surnom de *Decumani* et furent inscrits dans la tribu Papiria (à la différence des premiers colons, ou *Atacini*, rattachés à la Pollia). Son importance militaire ne doit pas faire oublier que, dans les relations commerciales entre l'Italie et la Gaule indépendante, Narbonne joua très vite un rôle de plaque tournante.

En un chapitre en tout point excellent, M. Gayraud étudie ensuite les monuments et l'espace urbain de Narbonne, pendant les siècles d'or de cette ville. Il établit en premier lieu qu'elle connut, à l'époque d'Auguste, une brutale extension qui se traduisit par la construction d'un marché, d'édifices religieux (cf. le célèbre autel du *numen Augusti*), d'arcs et peut-être même d'un pont. Mais c'est à la fin du I^er^ siècle que Narbonne va connaître son plus grand développement. Elle se présente alors comme une succession de trois cercles concentriques dont le plus petit était garni d'édifices remontant pour la plupart à l'époque flavienne pendant laquelle le culte impérial s'organisa. Le II^e^ siècle devait être une période de munificence (cf. le Capitole dont l'auteur situe la construction sous le règne d'Hadrien) jusqu'au moment où, sous Antonin, un incendie ravagea la ville. Cette catastrophe n'inaugura pourtant pas le temps du déclin qui n'est pas antérieur à la deuxième moitié du III^e^ siècle.

Quant aux institutions de la cité de Narbonne, l'auteur leur a consacré un des chapitres les plus réussis de son livre. Tout concourt à y établir que son intégration dans le monde romain se fit sans difficulté aucune. Dès les débuts de l'Empire, les manifestations d'un loyalisme qui ne se limitait pas à l'aristocratie s'y donnèrent libre cours dans le culte du *numen Augusti* réglementé en l'an 11. Après une période de flottement en matière de magistratures, Narbonne, comme toutes les colonies de droit romain, eut son *ordo* de décurions et un *cursus* local qui se modelait sur celui de Rome, la seule incertitude tenant à la nature de la *praefectura fabrum*. C'est toutefois à son rôle de capitale (en effet elle était le siège du *concilium prouinciae Narbonensis*) qu'elle dut le plus clair de son prestige, sa fonction politique lui ayant permis d'éclipser Nîmes et Arles mieux armées qu'elle pour d'autres tâches.

Les deux derniers chapitres (*La population de Narbonne. La vie économique*) sont pour l'auteur l'occasion de brosser une image fidèle et nuancée d'une population dont l'effectif semble n'avoir jamais dépassé le chiffre de 40.000 habitants. Ils constituent l'esquisse d'une *Vie quotidienne à Nar-*

*bonne d'Auguste à la fin du III^e siècle* que ses lecteurs seront reconnaissants à M. Gayraud d'avoir cherché à écrire.

Bref, un ouvrage d'inspiration classique, mais tout au long duquel les liens unissant son auteur à Narbonne se laissent reconnaître jusque dans la discussion des divers problèmes. Après les thèses de M. Labrousse (*Toulouse antique des origines à l'établissement des Wisigoths*, Paris, 1968) et de M. Clavel (*Béziers et son territoire dans l'Antiquité*, Paris, 1970), celle de M. Gayraud améliore encore notre connaissance de la Narbonnaise[1].

Jean-Claude RICHARD.

Noël DUVAL (sous la direction de), *Recherches archéologiques à Haïdra, II, La basilique I dite de Melléus*, École française de Rome, 1981, 239 pages, 212 ill.

En 1966, N. Duval demandait l'autorisation d'étudier ce monument d'Haïdra et d'en compléter la fouille ; en 1967, 1969, 1971, il dirigeait trois campagnes de fouilles en s'assurant la collaboration de nombreux archéologues, tant Français que Tunisiens, puis procédait, ou faisait procéder, à toutes les vérifications indispensables. Dans un rapide avant-propos, il indique les partages de responsabilités lors de la fouille, la part prise par les autorités et divers services locaux, les noms des architectes et dessinateurs qui ont contribué à l'établissement des relevés de toutes sortes, la collaboration de spécialistes qui n'ont pas participé à la fouille mais ont étudié les céramiques, les monnaies et les sculptures. Ce très bel ouvrage, publié par l'Institut d'Archéologie et Art de Tunis et l'École française de Rome, est préfacé par A. Beschaouch et G. Vallet ; 164 pages, avec la participation de tous les fouilleurs, sont consacrées à l'analyse précise et détaillée des résultats obtenus par les investigations, puis, dans une synthèse rigoureuse de 42 pages, N. Duval tire les conclusions et souligne l'intérêt de cette recherche pour la connaissance générale de l'architecture religieuse ; on appréciera tout particulièrement la qualité et la richesse de l'illustration et la clarté des plans. Un historique des recherches évoque les voyageurs qui ont mentionné le monument puis les archéologues de la fin du XIX^e siècle auxquels on doit des descriptions plus précises, Sadoux et Gsell. Il s'était déjà dégradé lorsqu'il fut déblayé en 1934, ce qui permit à L. Poinssot de publier l'inscription des reliques de S. Cyprien, puis le site fut encore bouleversé pendant la seconde guerre mondiale et la guerre d'Algérie : on voit donc le prix de toutes les reproductions de photographies prises entre 1934 et 1967.

Après avoir soigneusement situé l'église dans le contexte urbain, N. Duval évoque les constructions antérieures repérées en plusieurs points, avec des mosaïques étudiées par F. Baratte ; la direction des murs existants a

1. Parmi les rares *corrigenda* que nous avons relevés, mentionnons les p. 132 (où « s'accorder » est sans doute à corriger en « s'accommoder »), 137 (où *Serapis* est à corriger en *Serapio*), 141 (M. Aemilius Scaurus n'était pas un consulaire « d'origine plébéienne »), 356 (où, semble-t-il, T. Didius est à corriger en T. Domitius) et 365 (où la date assignée au temple de Diane Aventine ne peut être conservée telle quelle).

été conservée lors de la construction de l'église : celle-ci mesure 40m50 sur 15m40 et est précédée d'une vaste cour qui semble appartenir à une seconde phase de travaux. La façade est percée de trois portes et le *quadratum populi* divisé en trois nefs. La fouille a porté successivement sur la rue et les accès de l'est : orientation, tracé, dallage, égouts, et les portes orientales du complexe ecclésiastique, puis la cour avec ses remaniements, les inhumations, le porche avec des piles et arcs-boutants, la façade de l'église et les salles annexes au sud et au nord de la cour ; on étudie ensuite le *quadratum populi* : murs, dallages, colonnades, superstructures et fenêtres hautes puis les installations liturgiques : chœur et autel occidental, tombe de l'évêque Victorinus (désigné postérieurement évêque des Vandales), chœur et autel oriental et enfin le chevet et les salles qui l'entourent. On passe ensuite à l'extérieur de l'église où sont fouillées les annexes du flanc sud, de l'ouest et de l'espace nord.

Dans ses conclusions générales, N. Duval, en comparant avec les autres églises africaines qu'il connaît parfaitement, envisage d'abord les techniques de construction, avec surtout des matériaux remployés et des éléments d'architecture ayant déjà connu une première utilisation ; à propos de l'orientation, il étudie le problème des églises occidentées : les exemples voisins ne permettent pas, pour l'instant, d'expliquer systématiquement la présence d'un nouveau chevet, oriental, par une évolution à l'époque byzantine ; la présence de l'atrium appelle quelques comparaisons tandis que les piles avec arcs-boutants sont sans exemple dans l'architecture paléochrétienne. Les particularités du plan sont la longueur du *quadratum populi* et l'étroitesse des bas-côtés ; les colonnades latérales font encore problème. Une analyse très poussée des installations liturgiques et des sépultures « privilégiées » conduit l'auteur à formuler, avec prudence, une hypothèse tout à fait vraisemblable : le monument a été utilisé comme cathédrale par la communauté arienne de la cité ; une trentaine d'années après la reprise par les catholiques lors de la reconquête byzantine, et sous l'égide de l'évêque Melléus, en 568/569, il aurait fait l'objet d'un réaménagement liturgique : suppression d'un entourage autour de la tombe de Victorinus et gravure du mot *Vandalorum* sur la dalle conservée, dépôt des reliques de saint Cyprien sous les chœurs occidental et oriental. Les sépultures « privilégiées » de Timgad, Tipasa, Sétif, Salone et Cimitile sont judicieusement mises en parallèles avec un sens critique sûr. Compte tenu des indices de datation, l'évolution du complexe peut donc se comprendre de la façon suivante ; construction fin IVe ou plutôt Ve siècle, adjonction de la cour dans doute au VIe siècle en même temps que l'aménagement du chœur oriental ; puis, à la suite de graves dommages, divers remaniements et consolidations. Même si l'on n'a pas trouvé la baptistère, on peut considérer l'édifice comme la cathédrale d'*Ammaedara* ; l'importance des annexes où était logée et éduquée une communauté de jeunes clercs, dont on retrouve les tombes, milite en ce sens. En définitive, excellent travail d'une équipe magistralement dirigée et qui, malgré la modestie du maître d'œuvre, reste très fructueux et exemplaire.

Louis FOUCHER.

*Études de lettres.* Revue de la Faculté des lettres, Université de Lausanne, n° 1, 1982.

Il nous est agréable de saluer ici la parution d'une nouvelle revue consacrée à l'archéologie gallo-romaine au Pays de Vaud. Cette revue, qui s'appelle *Études de lettres*, est publiée par la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne. On y trouve le compte rendu de fouilles exécutées en Suisse romande avec les noms de Daniel Paunier, Claude Rapin, Hans Felka, Fabien Loi Zedda, d'autres encore. Nous souhaitons longue et heureuse vie à cette jeune publication dont l'utilité et l'intérêt sont indiscutables.

P. GRIMAL.

## Épigraphie.

*L'Année épigraphique*, année 1977, rédigée par A. CHASTAGNOL, J. GAGÉ, M. LEGLAY, H.-G. PFLAUM ; année 1978, Id. ; année 1979, rédigée par A. CHASTAGNOL, J. GAGÉ, M. LEGLAY : Paris, Presses Universitaires de France, 1980, 1981, 1982, 3 vol. in-8° de 325, 327, 280 pages.

Deux disparitions ont frappé l'équipe des rédacteurs de l'*Année épigraphique*, celles de Pierre Wuilleumier puis, de H.-G. Pflaum. Les volumes n'en paraissent pas moins avec régularité, et les dépouillements et les commentaires n'en sont pas moins exhaustifs. Nous nous bornerons ici à présenter quelques notes de lecture, sur des points qui nous ont paru particulièrement importants et intéressants pour les études latines en général. Nous le faisons en suivant l'ordre des textes présentés, pour chacun des trois volumes.

*Année 77* : des fragments des *Acta Arualium* montrent que Néron, le 12 octobre 53, était *princeps iuuentutis* (n° 18). — Deux graffitti pompéiens (n° 217-218) mentionnent une visite à Pompéi de Néron et Poppée, et des offrandes faites à la Vénus locale. — Une étude importante est signalée sur la carrière de L. Afranius, le consul de 60 avant J.-C. (n° 244). — Une inscription de Sestinum nous apprend qu'une plantation de cyprès a été exécutée par les *magistri uici* (n° 245). — L'épitaphe d'un soldat mort à trente-six ans se termine par : *hic securus requiescit* (n° 264) ; il est inutile de penser à une formule chrétienne, à cette date (1re moitié du Ier siècle après J.-C.) : thème habituel de consolation, la mort mettant la personne à l'abri des coups de la Fortune (Sénèque, *Ad Marc.*, etc.). — Une inscription de Pannonie (n° 629) semble indiquer qu'un soldat aurait été recruté à douze ans ; lecture probablement inexacte, un quatrième X à la ligne 4 est vraisemblable ; toutefois on connaît la présence dans les corps de troupe d'*alumni* (ici n° 762). — Le cursus d'un certain Q. Alleius Epictetus, sur une inscription de l'Asclépéion d'Epidaure (n° 775), nous apprend que ce grand personnage a exercé, entre autres fonctions, celle de Héraut de l'Aréopage ; ce qui permet sans doute de conserver le texte de Sénèque, *De Tranq. an.*, III, 10, où le « céryx » est chargé d'administrer une *respublica*. Ce qui ne convient pas aux prêtres d'Eleusis peut convenir au héraut de l'Aréopage, organisme judiciaire et politique. — Une inscription de Gördes (Asie Mineure) (n° 808) nous renseigne sur les activités d'un certain Théophile, qui